



ENTRETIEN AVEC... YVES CAREIL

# L'EXPÉRIENCE DES COLLÉGIENS

Yves Careil est maître de conférences en sociologie à l'IUFM de Bretagne. Nous l'avons interrogé sur l'enquête qu'il présente dans son dernier livre : **L'expérience des collégiens, Ségrégations, Médiations, Tensions**, Presses Universitaires de Rennes, 2007<sup>(1)</sup>.

► **Ecole Emancipée : L'Expérience des collégiens est une plongée dans l'univers de deux collèges socialement contrastés de l'agglomération nantaise. Qu'est-ce qui t'a décidé à conduire cette étude ?**

Yves Careil : Je m'intéresse à la genèse du rapport au Savoir et j'essaie dès lors de mieux comprendre comment les élèves sont construits (socialement, institutionnellement, familialement) et se construisent dans leurs rapports aux savoirs, aux apprentissages, au monde, aux autres, à eux-mêmes, à leur avenir... Les enquêtes en ce domaine demandent du temps, des « entrées » au sein des établissements scolaires et une attention toute particulière aux effets de contexte : il faut tenir

compte du contexte géopolitique de référence, de son évolution, de la localisation des collèges au sein de l'agglomération considérée, de leur histoire et de la façon dont ils s'inscrivent dans les nouvelles relations de concurrence entre établissements avec comme enjeu central leur réputation... D'où le choix de ces deux collèges, l'un de « centre ville », jouant « dans la cour des grands » et recrutant principalement son public au sein des fractions intellectuelles des classes moyennes et supérieures, et l'autre en ZEP, recrutant à la fois en quartier de relégation et dans les zones pavillonnaires environnantes. Ce quartier de relégation, le plus peuplé de l'agglomération, a comme particularité de connaître une forte implantation des Jeunes Musulmans de France, « filiale jeunesse » de l'Union des Organisations Islamiques de France, courant de pensée des Frères Musulmans.

► **EE : Quarante ans après *Les Héritiers* et *La Reproduction* de Pierre Bourdieu, tu mets à jour une série de permanences et de transformations dans la façon dont « sont construits et se construisent » les jeunes adolescents. Quelles sont les évolutions les plus importantes que tu as relevées depuis les années 1960 ?**

Y.C. : Le contexte historique est très différent. Les relations de concurrence entre établissements se sont fortement accrues et produisent des effets importants que je voulais étudier. Quant à Pierre Bourdieu, il est « simplement » parti dans ses analyses du constat des *effets des pratiques* en matière de transmission du capital culturel... Mais qu'en est-il de ces *pratiques* ? D'où ce retour réflexif sur *Les Héritiers* et *La Reproduction* quarante ans après : quelles sont les pratiques sociales, familiales, institu-



tionnelles et personnelles qui permettent à certains élèves « héritiers » du collège « centre ville » de se situer dans l'excellence scolaire ou encore à d'autres élèves, ceux notamment des zones pavillonnaires pour l'autre collège, de réussir « à un bon niveau » ? Toutes ces pratiques ont été l'objet d'une attention soutenue et on trouvera notamment dans ce livre une bonne centaine de pages où

j'explicite les propriétés du « système de la réussite » en vigueur dans et autour du collège « centre ville ». Concernant cette construction de la réussite scolaire, on peut constater aujourd'hui une rationalisation extrêmement poussée des pratiques en matière de transmission – acquisition du capital culturel : tout est beaucoup mieux pensé que par le passé, le temps extrascolaire vient bonifier le temps scolaire, rien n'est laissé au hasard... Mais j'ai tenu aussi à faire figurer dans ce livre de nombreux portraits d'élèves, en réussite ou non, et ceci pour les deux établissements. Car c'est bien l'élève qui apprend, personne d'autre à sa place, et il n'est pas possible de le considérer comme un simple réceptacle de la socialisation. Bref, je me suis beaucoup intéressé également aux difficultés que rencontrent actuellement les jeunes à pouvoir se construire comme élève et comme adolescent.

► **EE : A te lire, il apparaît que l'interventionnisme des parents aggrave la fragmentation scolaire (concurrence entre établissements, différenciation interne entre les classes) au moins autant que les mesures gouvernementales de démantèlement du service public d'éducation.**

Y.C. : Tout est lié. Le désengagement de l'Etat sur ces trois dernières décennies a produit une montée en puissance de la logique civile au détriment de la logique civique. Certains parents prennent désormais le pouvoir au sein du système éducatif, ceux qu'on appelle en sociologie les « parents d'élèves professionnels », les mieux dotés dans les différentes espèces de capital (économique, culturel, social, symbolique, informationnel), ceux qui sont les plus susceptibles de posséder à un haut degré le « sens du placement scolaire » pour parler comme Bourdieu. On assistait jusqu'à présent à une sorte de laisser-faire qui a eu comme effet le développement d'un « marché noir » scolaire. On assiste actuellement à un nouveau déplacement du curseur, plus brutal cette fois, du côté de la demande, celle des entreprises et celle des parents. Le risque est à terme la disparition pure et simple de l'école publique et laïque.



1) Yves Careil est aussi l'auteur de plusieurs ouvrages sur la privatisation du service public d'éducation : *De l'école publique à l'école libérale - Sociologie d'un changement*, Presses Universitaires de Rennes, 1998 ; *École libérale, école inégale*, Nouveaux Regards / Syllepse, 2002.

► **EE : Crois-tu que les enseignants soient impuissants face à la différenciation scolaire à l'œuvre ?**

Y.C. : Les pratiques des enseignants ont leur importance, notamment en classe, mais je crois aussi que la marge de manœuvre dont ils disposent pour résister au changement tel qu'il s'effectue est très limitée quand leur établissement, loin d'être « tranquille », est soumis à une forte pression concurrentielle. Je constate surtout le poids du *structurel* dans l'évolution en cours, alors qu'on ne parle plus que de « responsabilité individuelle » dans le discours officiel. L'exemple du collège ZEP à recrutement mixte est à cet égard pour le moins parlant. On a là des enseignants chevronnés (de façon exceptionnelle pour un collège ZEP), progressistes, plaidant pour un meilleur « vivre ensemble » chez les élèves, mais qui n'en sont pas moins *obligés*, bon gré mal gré, de fabriquer très classiquement des « bonnes » classes (et donc aussi des « mauvaises ») pour tenter d'enrayer le processus de ghettoïsation auquel leur établissement se voit confronté, du fait surtout de la concurrence déloyale qu'exerce le collège privé

voisin. Ces enseignants, pour partie malgré eux, se retrouvent pris *structurellement* dans l'étau d'une double montée des communautarismes qui rend leur vie professionnelle impossible : l'une sur le quartier de relégation, là où les replis réactifs vont bon train, attisés en sous main par l'UOIF ; l'autre sur les zones pavillonnaires, là où s'exprime un communautarisme mieux assis socialement, auquel on songe moins spontanément et que le Principal de cet établissement nomme pour sa part le communautarisme des « biens pensants », visant par là certains parents détenant le monopole de la représentation parentale sur le collège, qui « veulent bien » des classes hétérogènes, mais pour les autres, pas pour leurs enfants... Cela étant, j'attends impatiemment que d'autres enquêtes du même type soient réalisées. J'ai « simplement » travaillé sur deux établissements, qui n'ont d'autre « choix » que de s'adapter chacun à leur manière à la nouvelle donne concurrentielle et qui en arrivent ainsi à posséder chacun, à leur façon, leur public de *parents et d'élèves attirés*. C'est « tout simplement » la réputation de ces deux établissements qui est en jeu, mais ça produit des effets pour le moins néfastes sur les élèves non attirés.

► **EE : Ton livre décrit différentes catégories d'élèves qui s'assemblent dans des entre soi qui vont des plus « choisis » aux plus subis.**

Y.C. : Oui, les collégiens « savent » très bien se reconnaître entre eux, sur une base avant tout sociale. Pour autant, les figures collégiennes qui émergent de ces deux établissements ne sont pas les mêmes. Dans le cas du collège « centre ville », on va trouver ceux qui se surnomment les « studieux » (en fait il



PHOTO : M. MIGNÉAU

s'agit essentiellement de studieuses) qui bénéficient à plein du « système de la réussite » tel qu'il fonctionne, c'est-à-dire de façon très cohérente. Mais ce système, qui profite aux élèves attirés, a aussi comme caractéristique d'être très contraignant. D'où l'existence de « rebelles », essentiellement des garçons cette fois, qui ont beaucoup de mal à se plier à la discipline de travail et à l'organisation du temps que suppose la réussite scolaire à haut niveau : destinés par leurs parents à une prépa, soumis à une pression très forte, ils n'entendent pas sacrifier leur jeunesse pour autant. Quant aux élèves d'origine modeste fréquentant ce collège « centre ville », volontiers qualifiés de « sous-doués » par les « rebelles », ils se sentent profondément illégitimes : ils sont scolarisés dans un établissement dont ils ne connaissent pas les codes, « où ça va beaucoup trop vite », où les profs, toujours à les entendre, « n'interrogent que ceux qui savent ».

Dans l'autre collège, celui en ZEP, deux autres figures apparaissent : les « intellos » (ou bouffons) et les « pitres », entretenant des relations pour le moins tendues, mais qui ne font jamais que retraduire le clivage quartier de relégation / zones pavillonnaires qui surplombe (dans les deux sens du terme) la vie de cet établissement.

► **EE : Tu montres dans ton enquête que rares sont les cas de réussite paradoxale.**

Y.C. : J'ai suivi plus de 250 élèves de la 6<sup>ème</sup> à la 3<sup>ème</sup> et je n'ai rencontré qu'un seul cas de réussite paradoxale

proprement parler : un élève d'origine maghrébine qui « confirme sa présence » (comme il le dit) par l'école et par l'islam version Frères musulmans. J'ai rencontré aussi quelques cas d'élèves dont la réussite scolaire n'était pas « attendue à ce niveau », notamment dans le collège « centre ville ». C'est le cas par exemple d'une élève dont le père était ouvrier et la mère « employée » sans autre précision sur le dossier d'inscription. Il s'agissait en fait d'une employée du tertiaire qui, comme nombre d'entre elles, s'efforçait de se construire en tant que mère d'élève professionnelle. En cela l'enquête sur ces deux collèges montre à quel point l'idéologie ambiante du « quand on veut on peut » trouve ses limites.

► **EE : Qu'est-ce que cette enquête peut apporter dans la construction d'une réflexion syndicale sur les entre sois sociaux et sur l'argument discuté de la mixité sociale ?**

Y.C. : On a trop tendance à parler de « mixité sociale » (qui est souhaitable évidemment) et à oublier du même coup les effets parfois catastrophiques sur certains élèves, notamment de milieu populaire, des nouvelles relations de concurrence entre établissements. La question de l'école oblige à s'intéresser de très près aux contextes locaux, surtout quand on travaille sur le rapport au savoir, mais le problème relève fondamentalement du structurel, du désengagement de l'Etat et de ses effets. ●



ENTRETIEN RÉALISÉ PAR  
SYLVAIN MARANGE  
À NANTES,  
LE 10 SEPTEMBRE 2008.